

L'Essor "Notes sur Quelques Poètes IV. Robert-Jules Allain"

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph, L'Essor "Notes sur Quelques Poètes IV. Robert-Jules Allain", 1928-12-15

Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/2387>

Informations générales

Langue **Français**

Cote **NUM POE REV ES 1928-12-15 NSQP IV Robert-Jules Allain**

Présentation

Date [1928-12-15](#)

Genre **Presse** (Article rédigé par l'auteur)

Mentions légales **Consultable sur internet. Copie et impression interdites.**

Consultation possible de l'original à l'Institut Français d'Antananarivo. Contact : brakotomanga@gmail.com

Éditeur de la fiche **Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)**

Notice créée par [Xavier Luce](#) Notice créée le 29/06/2016 Dernière modification le 16/09/2025

10ème Année

15 Décembre 1928

No. 110

L'ESSOR

REVUE

DU

CERCLE LITTÉRAIRE DE PORT-LOUIS

Paraisant le 15 de chaque mois

Directeur-Administrateur : GABRIEL MARTIAL

SOMMAIRE

Marie Madeleine (Roman) XXX
Notes sur Quelques Poètes JEAN-JOSEPH RABEARIVELO
Automne ODETTE COROT
Evermore R. P.
Nos écrivains à l'étranger	
Chevelure, charme de la femme TH. T.

ILE MAURICE

THE GENERAL PRINTING & STATIONERY CO., LTD.

T. ESCLAPON—Administrateur

tout se propage en moins de rien en notre petit pays, M. Le François (qui avait réintégré le Brûlot) apprit vite la nouvelle réputation faite à sa belle-fille.

Alarmé du nouvel accroc infligé à son prestige, le vieux se permit une lettre sévère à l'adresse de son fils, où il lui enjoignait d'intenter un procès en divorce à sa femme, puisqu'elle s'avisait maintenant d'entacher de la plus triste façon le nom sacré de Le François. Benoît riposta vertement et tout laissa croire que les rapports entre le père et le fils s'arrêtaient là.

(à suivre)

XXX

Notes sur quelques poètes

IV

ROBERT-JULES ALLAIN

à G. *Henri de Brugada*

Le paysage désertique et paisiblement farouche de Madagascar ; son ciel, rose ou bleu selon l'heure, où, tout comme le monde nonchalant qui regarde d'en bas leur fuite sans y penser, simultanément, sans aucun dynamisme, se prépare et se fait l'éternel exode des nuages ; et vous, sœurs diverses de mon sang, dénommées si justement, de par l'adoption d'une de nos plus pures Muses, les Filles du Regret, anachroniques pour les yeux étrangers, perverties pour les miens...

Paysage, ciel et filles si lourds d'Ailleurs, si inconnus ; quel chant puissant jailli d'un cœur compréhensif et d'une âme sensible, en ces temps nouveaux, dira vos charmes sans négliger les grâces que vous portiez en vous et qui forment votre royauté abolie ?

Mais cette pensée rend mon anxiété plus vive encore, chers vivants et chers morts : au pied de l'arbre votif que Pierre Camo aura planté sur vos ruines et auquel se seront enlacées les guirlandes d'amitié de Robert-

Edward Hart, quelle jonchée de fleurs et de feuilles mortes seront les poèmes de tant de jeunes gens qui auront dilapidé " le don de la déesse ? " ...

Long préambule, peut-être, pour ces nouvelles notes, et vaine rhétorique ! Mais, vraiment, être poète est une situation bien périlleuse en terre d'Emyrne ; et pour noble que soit la prétention d'y réussir, elle n'en porte pas moins le signe du danger.

Une question d'abord se pose : " Que chanter ? " Donner dans l'Exotisme et suivre en cela les conseils de Camo, a deux risques inévitables, dont l'un, au moins, est inexorable : tomber dans l'imitation ou extraire une essence bien épuisée. Il est vrai que l'influence du grand Roussillonnais est de celles qu'on pourrait même rechercher. Mais encore ! Pour qui a souci de sa personnalité, de tels acquis ne sont, malgré tout, que pure déchéance.

Et nous n'avons pas parlé de la masse d'ombre informe qu'un autre ferait auprès de la lumière éblouissante dont sont inondées des œuvres comme les *Beaux Jours*, *Le Livre des Regrets* et *Cadences*.

On voit donc que, pour "percer" comme on dit, pour se faire un nom dans la Poésie française, à Madagascar, un nouveau poète doit avoir de très nombreuses qualités. L'originalité, bien que tout encore en promesse(*) en est l'essentiel, plus ce je ne sais quoi de spontané fardé à dessein de "métier" qui fait ou reconnaître ou deviner le poète-né.

**

Robert-Jules Allain est de ces rares âmes à distinguer.

" Héritier de séculaires origines orientales(**) il vient de source, et l'eau dont il étanchera notre soif d'aimer est restée pure, malgré l'ombre des feuillages qui s'y sont mirés. Fils d'Emyrne, en effet, par sa mère, ce poète a fait de solides études françaises. Son choix sévère, la conciliation qu'il sait faire des facultés les plus diverses mais qui peuvent contribuer à la création d'une œuvre viable et personnelle, tout cela nous autorise à beaucoup attendre de lui.

(*) *Inchoative*, me disait un latiniste en herbe.

(**) G. *Henri de Brugada*, *Préface*.

Par son sang, il s'attache aux morts et à la terre ; par sa culture—et son sang encore—aux vivants et au temps. Quelles plus belles qualités, sans compter la suavité d'un chant dont nous ne sommes pas encore nombreux à connaître, mon cher de Brugada, recommanderaient mieux un poète !

**

Au courant de tout ce qui est évolution, mouvement et nouveauté au pays des lettres, il n'ignore rien de ce qu'on plaît à nommer la *stratégie littéraire*.

Quel noble dédain, quelle hautaine indifférence l'a retenu, le retient ? Il "perpétre" un recueil de début *sans avoir passé, au préalable, par les revues* ?

Son nom risque fort, sur son premier livre, d'être inconnu ; et quand, dépouillant le courrier pour l'*Intran*, Fernand Divoire recevra le "service", je serais bien curieux de savoir son impression.

Cet intrus, ce quidam...

Il est vrai...

Mais...

**

Ce recueil de début a toute une histoire. Il devait d'abord, voici bientôt un an, s'intituler : *Sous le double signe éphémère de la Jeunesse et de l'Amour*.

Titre un peu long, mais combien à effet ! La beauté typographique à laquelle tenait le poète, sans préjudice de la "lenteur" que cela ferait à l'impression, l'en a tôt dissuadé.

Il nous a communiqué ensuite toute une liste de nouveaux titres. Pour en finir, il a retenu lui-même celui d'une partie du livre : *Essais avant que d'entreprendre*.

Essais avant que d'entreprendre... à première vue, ce titre ne ferait-il pas soupçonner quelque affectation, surtout que dans le livre une suite s'appelle aussi : *Désirs du Mieux* et une autre : *Verbiage* ? (*)

"C'est plus logique, m'écrivit-il, plus conforme à mon plan d'ouvrage."

Je ne sais pas de probité ni de sincérité plus artistique.

Et je n'ai rien dit de la sévérité de l'auteur

(*) Pourvu, bien entendu, que ces parties soient gar-
dées.

pour lui-même dans la préparation du livre : retraits, bâquets, surcharges, etc.,—tout ces mots pour éviter, de ma part, de citer le vers si connu de Boileau, auquel ne s'apparente guère mon poète.

Détails intimes, sans doute ; mais c'est toujours un témoignage en faveur de la haute conscience littéraire de ce jeune écrivain. C'est si rare, qu'il convient de le consigner.

**

J'aurai assez "vadrouillé" (pour plaire à une ombre). Il est temps de parler de l'œuvre en elle-même. (*)

EN GUISE D'AVANT-DIRE

Poème ciselé que mon rêve à loisir fait, comme un instrument, sourire ou bien pleurer, daigne offrir à ce cœur, qui ne sait pas choisir, le tourment d'un esprit d'un beau semblant leurré.

Laisse, au gré de mes doigts, tel un chant de guitare, flotter en pamoison la fragile harmonie de quelque sentiment équivoque et bizarre dont nous seuls goûterons la subtile ironie,

et quand tout s'abandonne au charme des poisons que met, rythme alangui, une vieille romance, sachons, Poème d'or, évoquer la raison et goûter le bonheur avec intelligence.

Qu'en proue de la trième où, cherchant les Sirènes, l'homme un jour s'embarqua, tu couches cette flamme qui rallie, tel un signe au fond des nuits sereines, l'amère nostalgie et tout ce qui fond l'âme,

sache par un mensonge indulgent qui se voile du vain désir de plaire, assurer à l'enfance un avenir lourd de bonheur et plein d'étoiles, exempt de servitude et de mornes défenses ;

au visage penché, tel un profil antique, sur les livres si doux aux doigts fins de lettrés, mets le nimbe doré du savoir, cet attrait qui fait de tout savant un prophète mystique ;

à l'homme qui déchire, en un geste soudain, sa jeunesse et voudrait dresser ailleurs sa vie, donne l'orgueil immense et ce noble dédain qui fait qu'au monde rien n'est digne de l'envie ;

* J'éprouve ici tout un embarras : des dactylographies que j'ai du manuscrit, à laquelle faut-il le plus que j'infère, étant présumable que ni l'un ni l'autre ne sera la définitive ?

Il est vrai que si, d'erreur, je cite des poèmes "éliminés" par l'auteur, j'aurai toujours la consolation de les avoir, d'amour, "réabilités."

Ma bonne intention m'aura excusé.

rien, si ce n'est parfois ce sentiment caché
qui fait que l'on soupire alors que rien n'est cause
de douleur, en ce jour qui se meurt détaché
de notre vie, ainsi qu'un pétalement de rose.

Dispense, ô mon Poème, à l'oreille attentive,
non pas la peine qui m'est propre, mais plutôt
l'ivresse enclose en des amours définitives
ainsi qu'un vin mûri sur d'antiques coteaux.

Et si je sens monter en moi cette douleur,
sachons, Poème clair, garder ce lourd secret
et chanter le retour paré de mille fleurs
de quelque vieux bonheur souriant et sacré.

Une faiblesse ici et là— clichés, licences, chevilles— n'empêche pas le plein jaillissement du chant, ni l'épanouissement de son sentiment, ni même, et c'est à retenir, sa réalisation musicale. Il y a là un fort bel élan qui fait oublier tout les essais maladifs de cet "albatros".

Et que dire de ceci qui part d'une toute autre corde :

J'entends encore le sanglot lourd au long du thrène,
J'entends encor la douce voix qui, sourde, traîne
au long des mots
du poème pleurant que compona Verlaine
avec ses maux.

Car il n'est pas— la voix le dit— de pire peine,
de douleur plus forte, ô mon âme plus vainc,
que cet émoi,
que les pleurs que l'on sent monter et que n'amène
aucun pourquoi.

J'entends encor le sanglot lourd au long du thrène...
Je me souviens de vos trois mots en cantilène,
— seraient-ils vrais ?—
vous oublier pour moi serait la pire peine,
je ne pourrai.

Mais vous, qui m'êtes loin par le chemin qui mène
jusqu'à votre maison, ma douce enfant, ma reine,
trop loin de moi,
serait-il vrai que peu, si peu, vous chaut ma peine
et mon émoi ?

Vers ternaires ou simplement au rythme syncopé, comme en a si bien réussi le bon Verlaine, qui prélude ici en exergue : C'est bien la pire peine ?

Parnassien et symboliste à la fois, Robert-Jules Allain était naturellement appelé à devenir, un temps, fantaisiste. Il a écrit plusieurs poèmes brefs qui évoquent Toulet, comme celui-ci :

Amour, serais-tu pas celui
dont dissertait Paul-Jean Toulet,
et, si tu m'es flamme aujourd'hui,
demain seras-tu pas fumée ?

Il aimait Faustine et Badoure
et parfois aussi Zo qui penche
complaisamment sa gorge blanche,
mais tout cela fut-il amour ?

Eh ! qu'importe, il plaît à nos coeurs
de penser (quelle vanité !)
que nous avons l'éternité
en partage tous deux— ô leurre !

Ou cet autre qui, la licence exceptée, rappelle Ormoy :

Plaisir d'aimer, tu m'es douleur !
Sur l'eau, la branche basse incline
un lourd rameau chargé de fleur...
Mon cœur, ami des disciplines,

découvrirait l'emprise belle
de l'art en marge du tableau,
n'était l'image unique— et telle
(en moi) la brume au clair de l'eau.

Et ma main détache et balance
la branche basse et, destructive,
sème les fleurs... frêle dolence
de mort placide suggestive.

Passer d'un camp à l'autre, c'est bien le propre de toute jeunesse. Qui, ne s'étant pas uniquement plu aux charmes du voyage, en aura extrait l'essence pour en faire des parfums à soi, celui-là seul aura le plaisir de ne point tout voir s'estomper avec ses illusions.

A propos de celui-là seul, avec G. Henri de Brugada, on pourra dire : " Adolescence ! de quels rares ferment de poésie ne combles-tu pas ceux qui ont tôt souffert de comprendre ! "

Voilà que, pour la deuxième fois, je cite ce préfacier d'un livre encore inconnu du public. Je ne pouvais pas faire autrement : il y a de si belles choses dans cet avant-dire, que je ne saurais décentement pas dissocier cet élément de celui du poète !

Une dernière question se pose : " Telle

est œuvre, tel en est l'auteur. SE MÉRITENT-ILS ? ”

En post-scriptum, celle-ci : “ Quelle originalité *inchoative* doit-on discerner dans de tels poèmes où se trahissent toutes sortes d'influences ? ”

La réponse est toute faite, et c'est un admirable poème :

Je regretterai bien des choses
dans ces beaux jours qui vont finir,
mais, va, notre aventure est close
et j'ai prévu mon avenir.

Je suis ce bateau dans la rade
qui n'attend que sa cargaison ;
le vent l'amène et le balade
mais il y a rime et raison ;

hier encore en Mer Indienne,
aujourd'hui dans l'anse du port,
— ah ! que l'image te convienne
de l'amour si près de la mort.—

Il est probable que divague
un peu mon âme, un peu mon cœur,
que m'importe ! J'entends la vague
rythmer l'écho de ma rancœur,

et, tel le flot, loin, qui se brise
sur la rancune des brisants,
mon âme est lasse mais stylise
ce poème ronsardisant ;

et redouble mon amertume
de trouver la cause d'émoi,
— comme toujours et de coutume—
non dans les ailleurs mais en moi.

En moi, les souvenirs fidèles
ressuscitent l'heureux passé,
tel me remet un asphodèle
la tombe où il avait poussé :

en moi, les purs regrets stériles,
tel, ô Rimbaud, cet açoka
qui te vient peut-être des îles
mais dont le nom seul me choqua ;

en moi, cette souffrance imbue
et cet appel comme un relent
de liqueur choisie, et que bue,
on redemande incessamment.

Oh ! que ne fait en cette passe
où l'horizon s'effile et meurt,
ma barque ? Hélas ! ma voile lasse
épuisera plus d'un rameur ;

et, seul, je reste et me balance
au gré de ces tourments divers,
ô courbe pure de cette anse,
ô rimes vaines de mes vers,

et, dans mon cœur, cette cadence
où je retrouve l'univers...

C'est plus qu'une profession de foi, c'est
le cri d'une âme, le cri d'un cœur, tous deux
souffrant le poids de la jeunesse et aspirant
à la maturité... non à la façon de cet éton-
nant Radiguet — qui “réalisa” d'un coup
avant de mourir — mais, si j'ai bien com-
pris, à celle de ce Rimbaud si justement
nommé... qui “aurait continué” avant de
vivre.

Jean-Joseph RABEARIVEL

Automne

Dédicée à mon amie Germaine Ferri

Entendez-vous le vent, le vent triste d'automne,
Gémir dans les hâilliers en plainte monotone ;
Cette chanson lugubre où passe un grand frisson
Révélant les adieux à la douce saison,

Sous le ciel tout gris, nuageux et sans vie,
L'air est plein de soupirs, de regrets, de langueur ;
Marqués du sceau fatal de la mélancolie,
Les êtres, les choses, n'ont plus la même ardeur

Les oiseaux font silence, adieu belles roulades
Les sources dans les bois ont le bruit des cascades,
Une frondaison d'or en plusieurs tons cuivrés
Couvre les ramures de son manteau brodé.

Voyez-vous s'envoler, d'une rose dernière,
Les pétales flétris, emportés par le vent ?
Ainsi prennent l'essor, nos rêves éphémères
Aux chemins des tombeaux sur les ailes du Temps

Odette COROT

Côte d'Or
France.